

UN ESSAI D'APPROCHE SENSIBLE DES MATÉRIAUX PHOTOGRAPHIQUES ET DE LEUR CONSERVATION

Je suis restauratrice du patrimoine indépendante, spécialisée en conservation-restauration de photographies, et j'interviens à ce titre auprès des musées et archives. Cette activité me donne une approche un peu différente de celle des conservateurs, historiens, spectateurs et autres lecteurs de photographies. En exagérant un peu, on pourrait dire que le sujet de la photographie n'est pas le mien. En effet, mon travail consiste avant tout à observer la matière des photographies, à identifier les procédés, à repérer, comprendre et diagnostiquer les éventuelles altérations, à traiter et à conseiller les institutions pour une conservation optimale de leurs collections. Je considère donc les photographies comme des objets en trois dimensions. On me verra regarder les photographies sous toutes leurs coutures, recto, verso, en lumière rasante, m'attarder sur les montages, m'enquérir des conditions d'acquisition, de conservation, d'exposition, de manipulation...

Évidemment, je suis aussi une passionnée d'images. Mais regarder une photographie dans un livre m'est souvent frustrant, car il manque une foule d'informations qui pourraient me renseigner sur le processus de fabrication des supports, la démarche du photographe, son matériel et les conditions de prise de vue, les finitions. Outre celle de faire découvrir l'existence de cette matière de la photographie, souvent ignorée, mon ambition est de provoquer le lecteur à aller regarder autrement des photographies originales, dans les archives, les musées, ou dans sa propre malle à trésors...

Cet article présente quelques-uns des principaux procédés photographiques historiques. Les exemples qui l'illustrent ne sont pas forcément des photographies exceptionnelles : j'ai privilégié des objets représentatifs d'une technique. Dans certains cas, le choix a été réduit par la rareté du procédé. Par ailleurs, j'ai essayé de présenter des photographies provenant des cinq départements de la région des Pays de la Loire. Enfin, je tiens à

préciser qu'il n'existe pas de récolement régional exhaustif des fonds photographiques patrimoniaux et que je ne connais pas toutes les collections publiques – et encore moins les fonds privés, qui restent à découvrir et recèlent très certainement des trésors d'images.

Le daguerréotype

Le daguerréotype inaugure l'histoire de la photographie en 1839. C'est une image sur plaque de cuivre argentée et polie qui ressemble à un miroir. Selon son inclinaison, l'image est vue en négatif ou en positif. Il n'y a pas de tirage : cette plaque est à la fois l'œuvre et la matrice, qui a reçu directement les rayons lumineux du sujet à travers l'optique de la chambre noire. Elle se présente enchâssée dans un écrin ou un cadre qui ne fait pas seulement office de faire-valoir, mais également de protection contre les frottements et l'oxydation de l'argent.

Il est difficile aujourd'hui d'imaginer l'engouement de l'époque pour cette invention révolutionnaire. Dès 1839, de nombreux daguerréotypistes vont sillonner la France. C'est pourtant un procédé onéreux, compliqué, avec de longs temps de pose, même en extérieur. Les portraits font l'objet de séances de prises de vue fastidieuses : forte lumière, appareillage maintenant les membres et la tête du sujet afin de limiter ses mouvements...

Il est rare aujourd'hui de trouver des daguerréotypes, aussi doivent-ils être considérés comme des pièces maîtresses. Il est important de savoir que l'image daguerrienne est extrêmement fragile et ne doit pas être touchée. Les écrins d'époque ne garantissent plus l'étanchéité à l'air, et sont souvent constitués d'éléments de mauvaise qualité (carton de récupération, calage à l'aide de papier journal...) tandis que l'aspect extérieur est généralement plus soigné. Il est recommandé de prendre l'avis d'un spécialiste pour leur conservation.

Le musée de Bretagne, à Rennes, conserve un daguerréotype anonyme de format dit « pleine

plaque » (environ 16,5 x 21,5 cm), représentant le château de Châteaubriant en 1842. Le ciel est bleuté mais ce n'est pas une photographie en couleurs. Elle n'a pas non plus été retouchée : c'est la réflexion lumineuse dans les zones de hautes lumières qui nous apparaît bleue. Les daguerréotypes sont des objets fascinants en raison de leur unicité, de leur rareté et de leur présentation intimiste en écrin, de la fugacité de lecture et en même temps du fourmillement de détails très précis. L'oxydation de la plaque, les taches, les rayures leur confèrent un aspect patiné, rendant peut-être un peu plus humain aujourd'hui ce procédé qui était décrié à l'époque, entre autres par Baudelaire, pour son aspect mécanique, métallique, froid et trivial.

Le daguerréotype, employé entre 1839 et le milieu des années 1850, est souvent confondu avec l'ambrotype (image au collodion sur verre, de 1851 aux années 1870, pendant bon marché du daguerréotype) voire le ferrotype (image au collodion sur étain, de 1852 au début du XX^e siècle), qui peuvent avoir un aspect visuel très proche une fois la photographie montée.

Le calotype et le papier salé

Le daguerréotype restait une voie étroite, dans la mesure où il n'était pas reproductible. À la même époque émerge un procédé de conception totalement différente : une image négative sur papier, formée dans la chambre noire, servant de matrice pour produire une image positive, également sur papier, processus reproductible en théorie à l'infini. L'image obtenue par ce procédé n'était pas aussi fine que celle du daguerréotype, mais sa production, bien qu'en deux étapes, était beaucoup plus simple. Le grain de l'image, lié au passage de la lumière dans les fibres du papier, a également séduit certains photographes par son rendu pictural, doux et sensible. Il existe différentes techniques de négatif





Northall, Plateny, ANKRA





